



■ Stop Malaria **La mort guette dans les flaques**

Malindi, au bord de l'Océan Indien. Nuru Habim Salim, devant sa maison en terre, est détendue et souriante. Elle nous dit qu'elle a bien dormi, et ça c'est nouveau. Il n'y a pas longtemps, son sommeil était hanté par les dangereux moustiques semeurs de malaria. Chaque année, deux millions de personnes meurent du paludisme dans le monde,

dont 90% en Afrique. Cette maladie est mortelle surtout pour les jeunes enfants et les femmes enceintes. «D'un coup, nous avons eu beaucoup moins de moustiques», nous dit Mme Salim. Cette observation est confirmée par la responsable de l'hôpital de Malindi, la doctresse Anisa Omar du Ministère de la santé: «Durant des décennies, le paludisme a été la première cause de mortalité dans cette région. Depuis 2005 il ne vient qu'en troisième position après le sida et la tuberculose». La raison de ce recul ne fait aucun doute pour la pédiatre: «Depuis un an, les moustiques sont beaucoup moins nombreux.» Leur raréfaction est entre autres le résultat d'un projet pilote mené par deux instituts de recherche africains et soutenu par BioVision. Le problème de la malaria est attaqué par des mesures ciblées qui respectent l'environnement: sensibilisation de la

population, contrôle et élimination des foyers de reproduction, lutte biologique contre les moustiques et distribution de moustiquaires.

Un tueur de moustiques inoffensif pour l'environnement

Les larves sont rendues inoffensives avant de pouvoir se transformer en moustiques transmetteurs de la maladie», explique le Dr. Charles Mbogo, chef de projet et spécialiste de la malaria au Kenyan Medical Research Institute (KEMRI). Les eaux où pondent les moustiques sont traitées avec la bactérie naturelle *Bacillus thuringiensis israelensis* (Bti) qui produit une protéine détruisant l'intestin des larves. Ni les autres organismes ni l'environnement ne sont touchés. On peut même employer cette méthode pour l'eau potable. Pour contrôler

Suite en page 2



Editorial



Je me rappelle mon choc au Mozambique, dans les années 80. J'ai vu des gens blancs comme neige dans les champs. Ils étaient là, sans protection, sous les jets de DDT. Ce poison très efficace contre les insectes ne tue pas seulement les parasites. Il se retrouve dans la chaîne alimentaire et fait des dégâts dans les derniers maillons que sont les poissons, les oiseaux de proie et les hommes. Le DDT est cancérigène. Dans le règne animal, il a provoqué des disparitions dramatiques d'espèces rares comme le faucon pèlerin. C'est pourquoi son emploi a été interdit dans la plupart des pays depuis des décennies.

Maintenant, l'OMS veut de nouveau employer le DDT dans la lutte contre la malaria. Ça me met vraiment en colère! Comment peut-on exposer les humains et la nature de l'Afrique à un pareil danger seulement parce que ce poison serait efficace et bon marché? Pourquoi veut-on faire en Afrique ce qui ne serait jamais autorisé en Europe ou en Amérique du Nord? Il n'y a pas de recette miracle contre la malaria. Mais face au DDT, il existe des alternatives qui respectent l'environnement! En plus, nous le savons: seule une approche intégrée qui combine diverses méthodes durables permet d'attaquer le mal à la racine.

Vouloir chasser le diable avec l'aide de Belzébuth est irresponsable. J'espère que les responsables se référeront à la recherche scientifique actuelle et qu'ils ne laisseront pas commettre à nouveau les erreurs anciennes en Afrique. Les dégâts et les coûts provoqués par la réintroduction du DDT, on les connaît.

*Dr. Hans Rudolf Herren
Président de la Fondation BioVision*

Suite de la page 1

le succès, on installe des pièges spéciaux à moustiques. Les prises permettent de suivre l'évolution de la population de ces insectes et, si nécessaire, de prévoir d'autres interventions.

Au commencement, le savoir

Mais pour le docteur Charles Mbogo, l'implication étroite et la collaboration active de la population locale a aussi une énorme importance. «Les gens sont informés sur les causes de la maladie, le rôle des moustiques et le danger qui rode dans les eaux stagnantes. Un vieux pneu rempli d'eau de pluie ou une flaque à côté de la hutte suffisent comme lieu de ponte» relève-t-il. Un grand coup a été frappé avec la formation d'indigènes comme les Mosquito Scouts qui servent de lien entre la population et les spécialistes du projet malaria. Ces scouts sont responsables pour un territoire d'environ un kilomètre carré où ils traquent les eaux servant de lieux de ponte et informent la population sur l'assainissement des foyers mortels. Ils supervisent aussi la distribution des moustiquaires et rassemblent des données sur les cas de malaria dans leur territoire.

Clé du succès : les Mosquito Scouts

Les Mosquito Scouts sont recrutés dans diverses organisations locales comme des groupes de jeunes ou de femmes. Une travailleuse sociale formée organise la formation et son suivi et coordonne les interventions. Pour Hafswa Bokia, mosquito scout dans un bidonville de Malindi, la traque aux moustiques est un travail lui assurant l'existence. Du matin au coucher du soleil, elle organise en collaboration avec les habitants du quartier des actions d'élimination des ordures. Elle donne des consignes pour déboucher des égouts et les motive pour vider les flaques et boucher les trous. «Les gens me font confiance car je suis des leurs. Mais il faut du temps jusqu'à ce qu'ils changent leurs comportements» nous dit-elle, impatiente. Pour le moment, le travail ne manque pas aux Mosquito Scouts de Malindi, mais les résultats sont déjà là. En tous cas, de plus en plus de gens dorment tranquilles à Malindi.



Hafswa Bokia, mosquito scout à Malindi, traque les lieux de ponte des moustiques vecteurs de la malaria et conseille la population locale pour l'élimination des dangereux foyers.

La coordinatrice de programme chez BioVision, Verena Albertin, et le chef de projet, le Dr Charles Mbogo à Malindi. Nuru Habim Salim fait partie des 4'000 mères de jeunes enfants à être équipées de moustiquaires, sponsorisé par FAWCO, partenaire de BioVision.





■ Une journée avec **Nyotumba Bonaventure,** **illustrateur au Kenya**

Aujourd'hui je me suis levé à 5 heures déjà. C'est le vacarme des oiseaux qui m'a réveillé. A Nairobi, où j'habite avec ma femme et nos deux petites filles, ça n'arrive jamais. Mais ici, au lac Victoria où je travaille sur un livre d'école, je déguste ce concert tous les matins. Ce livre, il est destiné aux paysans qui ne veulent pas combattre les parasites du maïs avec des produits chimiques chers mais avec des méthodes biologiques. La méthode s'appelle push-pull, elle a été inventée à l'ICRISAT. Moi, ce que je sais faire, c'est la représentation réaliste de tout ce qu'on peut imaginer. Quand j'étais petit garçon, je me sentais déjà attiré par le matériel de peinture et je peignais tout ce qui me passait entre les mains. Le papier était un luxe absolu dans notre maison, c'est pourquoi je m'exerçais sur les livres d'école de mes sœurs... et ça les énervait beaucoup bien sûr. Elles se faisaient punir par les profs à cause de mes gribouillis. Mon frère aîné, lui, était très tolérant. Il me procurait de temps en temps une feuille de papier. Je copiaais tout ce qu'il peignait ou dessinait. Un jour il m'a invité à mettre mes propres idées sur papier. C'était un pas important dans ma vocation de dessinateur et de styliste. Je peins volontiers des tableaux aussi. Malheureusement, les gens qui apprécient mon art n'ont pas les moyens de m'en acheter. Alors pour faire vivre ma famille, je travaille comme graphiste et illustrateur. Comme ici pour l'illustration de ce manuel.

Je n'avais aucune idée du push-pull en arrivant à la station de recherche du lac Victoria. Mais dans un séminaire spécialisé avec des experts, des chercheurs, des paysans et des professeurs, nous avons élaboré en quelques jours un mode d'emploi simple et compréhensible. Je dessine selon les indications précises des scientifiques : des pieds de maïs, des insectes nuisibles à différents stades, de l'œuf jusqu'à la pyrale éclore en passant par les larves. L'avantage d'un dessin précis par rapport à la photo est évident : on peut copier facilement les dessins à l'encre de Chine. Les photos couleur sont chères à imprimer et on peut difficilement les reproduire. C'est important, car un paysan kenyan gagne très peu. Donc, le matériel scolaire doit être bon marché si on veut pouvoir le diffuser largement. C'est la même chose pour la méthode push-pull. Les paysans doivent utiliser dans leur champ les connaissances acquises au cours, et les montrer à tous leurs voisins et connaissances. C'est pour ça qu'il y a beaucoup

d'illustrations, ainsi les gens peu formés peuvent comprendre les instructions. Quand je serai de nouveau à Nairobi, je dessinerai des oiseaux rares du lac Victoria et je raconterai des histoires à mes filles, Rochelle et Irmina. J'aime ça. Peut être parce que ma mère savait me raconter une belle histoire tous les soirs pour m'endormir. Je rêve de pouvoir dessiner quelques unes de ces histoires africaines, qui plairaient sûrement à beaucoup d'enfants.

*Propos recueillis au lac Victoria
par Andreas Schriber, 2006*



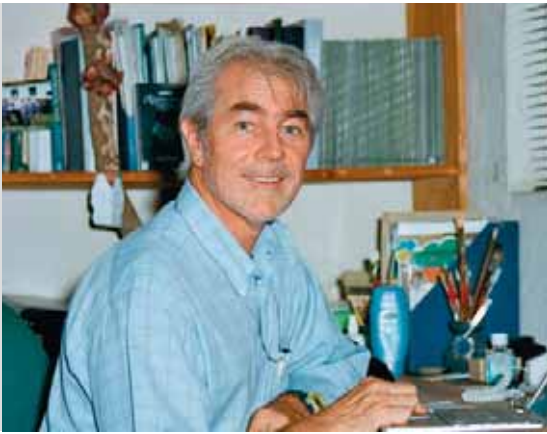
■ La méthode push-pull **Sauver le maïs, libérer la femme**

Le principe de la méthode push-pull contre la pyrale – le redoutable parasite du maïs – est séduisant : on plante entre les pieds de maïs du *Desmodium*, une légumineuse qui s'étend de manière couvrante et qui chasse par son odeur les parasites hors du champ.

En même temps, elle détruit l'agressive mauvaise herbe *Striga*, enrichit le sol en azote et le protège de l'érosion. En bordure du champ, l'herbe à éléphant attire la pyrale par son odeur et la capture sur ses feuilles collantes. Le parasite reste ainsi en dehors des plantations de maïs. Les récoltes sont épargnées et le rendement peut être multiplié.

Mais malgré ces bons résultats, la diffusion de la méthode progresse très lentement au Kenya. Une des raisons principales tient dans le partage des tâches entre paysannes et paysans. En effet, le travail supplémentaire demandé par cette méthode doit être fourni par les femmes. Or elles n'en ont tout simplement pas le temps : il y a le ménage, l'éducation des enfants, les corvées d'eau et de bois. En outre, de plus en plus d'exploitations agricoles sont dirigées par des femmes. Pourquoi ? Parce que l'espérance de vie des hommes est tombée à 40 ans à cause de l'effroyable propagation du sida.

Pour tenir compte de ces circonstances, le projet BioVision au lac Victoria comporte une forte composante socio-économique : en plus de la transmission du savoir aux femmes, on accorde une grande importance à la réduction des charges quotidiennes et on discute sur la répartition traditionnelle des rôles.



■ Du nouveau sur www.biovision.ch
Le blog de Hans Rudolf Herren

D'un clic de souris, les visiteurs du site www.biovision.ch découvrent un regard profond et sympathique sur les projets, les buts et l'organisation. Il y a aussi un nouveau blog dans lequel Hans Herren exprime ce qui le motive : philosophie, pragmatisme, actualité et vie privée. Voici le lien qui vous permettra de savoir ce que mijote en ce moment le président de notre Fondation:

www.biovision.ch/blog_f

■ Campagne CFF
Une pub intelligente dans les trains

Simone Niggli-Luder, ambassadrice de BioVision et 12 fois championne du monde de course d'orientation met sa notoriété au service de BioVision dans le cadre d'une campagne publicitaire dans les trains CFF en novembre et en décembre. Une campagne importante pour augmenter encore la popularité de BioVision. Nous remercions la firme Victorinox ainsi que d'autres partenaires commerciaux pour leur soutien à cette action.



■ Election d'une Miss dans le Pokot Ouest
Culture et sport pour la paix

Le 23 septembre, 3000 Turkana, Pokot, Marakwet et Samburu se sont rencontrés à Turkwel, dans l'Ouest du Kenya pour une compétition pacifique. Les champions des différentes ethnies se sont mesurés sur une course à longue distance, un concours de chant et un concours de beauté (voir photo). « C'était très impressionnant de voir toutes ces tribus souvent ennemies se rassembler en une joyeuse fête pacifique » raconte Rolf Gloor, chef du projet Cabesi de BioVision et coorganisateur de cette grande manifestation.

■ Tirer sur la même corde
Alliance suisse contre la faim

Lors de la journée mondiale pour l'alimentation en 2006 a été créé à Berne l'Alliance suisse contre la faim. Elle regroupe diverses institutions, œuvres d'entraide et entreprises, dont BioVision. Cette initiative fait suite au Sommet mondial de l'alimentation de la FAO de 1996 où 184 chefs d'Etat et de gouvernements se sont engagés, par la déclaration de Rome, à combattre la faim dans le monde par tous les moyens. La nouvelle alliance veut produire du concret après ces belles paroles romaines. Anton Kohler, responsable du secrétariat suisse à la FAO à l'Office fédéral de l'agriculture, et père spirituel de l'Alliance suisse: «Nous voulons tous tirer à la même corde, utiliser les synergies et réaliser ensemble des projets.»

De l'espoir pour
 l'Afrique



BIOVISION
 Av. de Cour 1, CH-1007 Lausanne

tél. 021 612 00 80 • info@biovision.ch • www.biovision.ch

Impressum NewsLetter 12 / Décembre 2006 • **Rédaction, production:** Peter Lüthi • **Texte:** Peter Lüthi, Andreas Schriber • **Traduction:** Frédéric Russbach, Daniel Wermus • **Photos** ©: Peter Lüthi, Mark Kimondo, Verena Albertin, Rolf Gloor, Fortunat Anhorn, Reto Baumann • **Maquette:** Fortunat Anhorn, Malans/GR • **Impression:** Sihldruck, Druckerei a/d Sihl AG • **Papier:** Startext, qualité FSC avec au minimum 50% de fibres provenant de forêts exploitées selon des critères écologiques et sociaux.

**Merci beaucoup pour
 vos dons sur le
 ccp 87-193093-4**